

Guy Scarpetta

Laurie Anderson: un autre galaxie

Elle se nomme Laurie Anderson. Comme Ashley, elle pratique un art où différents langages se combinent, se chevauchent, sans qu'aucun ait la primauté. Il y a de la musique (live, ou enregistree), du texte (de brefs poemes ou récits, à tonalité insolite ou fantastique), une machinerie électronique (des synthétiseurs qui font muter le son de la voix, ou suscitent une percussion sourde, répétée ad libitum; un micro déformant; des lunettes électroniques qui transforment le crâne de Laurie Anderson en caisse de résonance, où le moindre coup sonne comme un gong), des projections incessantes d'images (films ou diapositives), des "effets spéciaux" visuels (un archet de violon qui se métamorphose en un tube de néon blanc, des formes fluorescentes s'envolant dans la nuit)... Dans tout cela, le corps de Laurie Anderson: au coeur de la machinerie, et pourtant fluide, détaché, - avec cette drôle d'allure, un peu punk, "sale gosse" (naughty kid), contredite par la lenteur, la chaleur, la caresse de la voix.

Ce qui vacille, ici, aussi bien dans le cas de Bob Ashley que dans celui de Laurie Anderson, c'est la vieille opposition entre le corps et la machine, entre la poésie et la technique. Une vibration sensible

nous emporte au-delà: immersion de la chair dans un monde de reflets, d'ondes, de radiations, où toute réalité semble se dissoudre; et surgissement, au sein même du dispositif machinique ou technique, d'une sorte de charge sensuelle immensément troublante.

Source : "Le Festival d'Automne de Michel Guy"
Guy Scarpetta
Editions du Regard, Paris, 1992, p.243

© Editions du Regard-Festival d'Automne à Paris